



FILMS BOUTIQUE, EPICMEDIA PRODUCTIONS INC, ROSA FILMES  
PRÉSENTENT

# QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

UN FILM DE LAV DIAZ

2022 - PHILIPPINES, FRANCE, PORTUGAL, DANEMARK - 187 MIN - NOIR ET BLANC - 1.67  
VISA N° 154 785

**SORTIE LE 16 AOÛT**

DISTRIBUTION  
Epicentre Films  
Daniel Chabannes & Corentin Sénéchal  
55, rue de la Mare 75020 Paris  
01 43 49 03 03  
info@epicentrefilms.com

PRESSE  
Jamila Ouzahir  
4, rue Armand Gauthier 75018 Paris  
06 80 15 67 90  
jamilaouzahir@gmail.com



# SYNOPSIS

Le lieutenant Hermes Papauran, l'un des meilleurs enquêteurs des Philippines, se trouve dans un profond dilemme moral. En tant que membre des forces de l'ordre, il est un témoin privilégié de la campagne meurtrière anti-drogue que son institution mène avec dévouement. Les atrocités corrodent Hermes physiquement et spirituellement, lui causant une grave maladie de peau qui résulte de l'anxiété et de la culpabilité. Alors qu'il essaie de guérir, un sombre passé le hante et finit par revenir pour un jugement.



# ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Après la comédie musicale avec *La Saison du diable* (2018), la science-fiction avec *Halte* (2019), vous livrez cette fois une œuvre qui appartient à l'univers du film noir, du polar. Comment est né votre désir de vous saisir de ce genre ?

Je me considère comme un raconteur d'histoires, comme un chroniqueur, voire un simple témoin. Ma démarche d'écriture s'apparente à celle d'un romancier ou d'un poète. J'aime la grande narration, les dialogues qui ressemblent à des discours, les personnages très fouillés. Ce goût transparaît très nettement dans mon travail. Pour choisir le chemin formel d'un film, je me laisse guider par une forme de fluidité. *Quand les vagues se retirent* appartient bel et bien au genre du polar politique. Les archétypes du film noir et du thriller y sont réunis : le personnage d'Hermes Papauran, enquêteur complexe et torturé, un système corrompu en toile de fond, le thème de la colère divine de la nature. Lorsque je m'attaque à un genre, je l'utilise comme un outil. Le désir de me tourner vers tel ou tel outil me vient naturellement, je ne m'impose rien. Cela dit, il est vrai que j'ai une connaissance approfondie et assez exhaustive de tous les genres littéraires et cinématographiques. C'est précieux.

Avez-vous des références précises dans le domaine du film noir ? Dans quelle mesure les auteur.e.s philippin.e.s s'en sont-ils emparés ?

Les vieux films noirs, les western spaghetti ont eu une énorme influence sur ma façon de concevoir *Quand les vagues se retirent*. Mais il n'existe pas de tradition du polar à proprement parler dans le cinéma philippin. Je ne vois aucun film philippin qui puisse relever de cette catégorie. Ce qui se fait beaucoup, ce sont des parodies de films hollywoodiens icônes, comme James Bond par exemple.

Le film raconte l'histoire de deux flics : Supremo Macabantay, le plus âgé, qui sort de prison, et le jeune lieutenant Hermes Papauran, qui fut son protégé. Ce récit est-il inspiré par des faits réels ?

Le contexte politique dans lequel se débat Hermes est bien réel, c'est celui des meurtres perpétrés par l'administration de l'ancien président des Philippines, Rodrigo Duterte, à la tête du pays de 2016 à 2022. Des milliers

de Philippines innocents ont été assassinés dans le cadre d'un programme intitulé "Opération Tokhang", qui fut mené comme une véritable guerre des drogues. Les photos montrées dans la première moitié du film sont bien réelles, ce sont celles du photo-journaliste Raffy Lerma. Ses images représentent une immense inspiration pour le film, il a été un témoin direct de ces atrocités.

Duterte était un leader populiste aux prétentions messianiques. Durant sa campagne présidentielle, il se présentait comme un chef puissant, qui détruirait les soi-disant "ennemis des masses", à savoir les élites, les oligarques, et les acteurs du business de la drogue. Après sa victoire, il est allé au-delà de ses promesses. La politique Tokhang a donné carte blanche à la police pour mener des opérations sanglantes qui ont visé les plus démunis – les électeurs de Duterte. S'il a attaqué les "élites" de front, il l'a fait de manière très sélective, en prenant pour cible ses ennemis personnels. L'incarcération immédiate de l'ancienne sénatrice Leïla de Lima constitue un exemple frappant de cet autoritarisme. Leïla est une grande femme politique qui a présidé la Commission des droits de l'homme. Duterte ne lui a jamais pardonné son enquête minutieuse sur les meurtres illégaux à Davao City, à l'époque où il était maire de la ville. Il l'a emprisonnée pour la réduire au silence. Toute cette violence irrigue le film.

Votre méthode de travail oscille entre le documentaire et la fiction. Comment avez-vous recréé les scènes qui se déroulent à l'école de police ?

Le but ultime de mon cinéma est d'approcher au plus près de la vérité. Nous avons tourné ces scènes en décor réels, dans une école nationale de Police. La plupart des figurants ici sont des étudiants en criminologie. Cet environnement ne m'était pas tout à fait inconnu car l'un de mes grands-pères travaillant dans la police. Et lorsque j'ai débuté dans le journalisme, le sujet des violences policières est le premier que j'ai eu à traiter. Au cours de cette enquête, j'avais rencontré un certain lieutenant Hermes Papauran, qui a donné son nom à l'un des personnages principaux. Le nom Hermes n'est d'ailleurs pas lié à la mythologie grecque. Papauran et Macabantay sont des noms malais. Les colons espagnols ont tenté de tous les éradiquer ; certains ont survécu à l'image de ces deux-là.

Les personnages des femmes prostituées s'appuient-ils aussi sur des rencontres ?

À l'époque où je vivais à Antipolo [en banlieue de Manille], je vivais dans un petit espace de travail que je louais pour la post-production d'un film.



Neuf prostituées partageaient l'appartement voisin. Je laissais toujours ma porte ouverte : il faisait extrêmement humide et par ailleurs, j'ai grandi dans la jungle où mes parents ne fermaient jamais la porte de notre hutte. C'est une habitude que j'ai gardée. Je travaillais jusqu'à l'aube et, avant de dormir, je me préparais des nouilles. Mes voisines rentraient du travail au même moment, épuisées et affamées. Elles frappaient à ma porte ouverte en disant que ça sentait bon. J'ai mis un point d'honneur à leur préparer un bol chaque matin et nous sommes devenus très amis. Elles me racontaient des histoires déchirantes, ou d'autres pleines de joie. Je les aime beaucoup, et je leur dois ces personnages.

**Vous êtes un habitué du numérique, un outil qui semble cohérent avec vos tournages entrepris de manière très spontanée, souvent en solitaire. Quand les vagues se retirent a été tourné en 16 mm, pourquoi ?**

Ce n'était pas prévu. Le 16 mm est arrivé à la manière d'un visiteur surprise. Un jour, un ami réalisateur m'a dit qu'une caméra 16 traînait paresseusement sur une de ses tables de travail. Il m'a demandé l'air de rien si cela m'intéresserait de l'utiliser pour un prochain projet. Heureuse coïncidence puisque j'allais enfin entreprendre le tournage de *Quand les vagues se retirent* après l'avoir repoussé durant plus de cinq ans.

**Ce noir et blanc magnifique et en même temps sale et granuleux, quel symbolique lui accordez-vous ? Votre film précédent, *Genus Pan*, se déroule sur une île imaginaire nommée Hugaw dont vous parliez comme d'un « archipel de crasse flottante ». Cette idée me semble se prolonger dans l'image ici.**

Oui, à l'époque où je faisais mon film précédent *Genus Pan* (2020), j'ai été frappé par cette vision proche du cauchemar : l'archipel des Philippines, constitué de 7400 îles, ressemble à un amas de débris flottants sans but vers l'oubli. Par ailleurs, pour moi, le noir et blanc est lié à la notion de souvenir. J'ai grandi en regardant des films en noir et blanc, il incarne pour moi le souvenir absolu du cinéma. La mémoire et les luttes de mon peuple se trouvent au cœur de mon travail, aussi le choix du noir et blanc s'impose-t-il naturellement.

**Écrivez-vous à proprement parler un scénario ?**

Je l'ai écrit durant le tournage. Je ne disposais au préalable que d'idées globales sur les personnages et d'une vision d'ensemble. Je me réveillais à l'aube, vers deux heures du matin, je jouais un morceau de rock sur ma

petite guitare et j'écrivais le scénario pour la journée. L'essentiel pour moi, c'est d'avoir une compréhension profonde des lieux du tournage. C'est pour cela que j'ai besoin de les trouver moi-mêmes.

**Justement, racontez-nous où avez-vous tourné.**

En janvier 2020, le volcan Taal, au sud de Manille, est entré en éruption. J'ai voulu filmer sans tarder les zones dévastées mais cet élan a été interrompu en mars par le confinement. En novembre 2020, alors que le Covid faisait rage, je suis parti en repérage à Sorsogon, dans la région de Bicol, au sud de l'île de Luçon. Durant deux mois, je me suis promené seul le long des rivages, des ravins, dans la montagne, sous la pluie et le long des fleuves. J'ai vécu avec des routiers, des tueurs solitaires, des poètes, des danseurs de zumba et des prostituées. La dernière semaine de décembre, j'ai engagé un batelier pour me conduire sur l'île de Catanduanes située non loin au nord. Mais il a plu énormément jusqu'aux premiers jours de 2021. Je n'avais jamais vu autant de pluie. L'employé de l'auberge de fortune où je logeais voyait déjà le déluge arriver. Le batelier, pris de peur, refusait de me conduire jusqu'à l'île. Sentant mon désespoir, l'aubergiste m'a demandé ce que je cherchais. "Des vagues, de grosses vagues", lui ai-je dit. Il m'a indiqué un lieu à trente minutes de là. J'ai alpagué un vieux chauffeur de tuk-tuk pour m'y conduire. C'était ça. Je me suis jeté dans les vagues comme un enfant.

**Votre filmographie semble épouser le rythme des intenses manifestations du ciel. En Europe, nous n'avons pas l'habitude de ces phénomènes climatiques extrêmes.**

Cela fait partie de la vie des habitants des Philippines, les Malais et les autochtones y sont habitués. En moyenne, plus d'une vingtaine de typhons, dont certains très puissants, frappent chaque année l'archipel. Ces inlassables catastrophes ressemblent à une métaphore des luttes et des souffrances infinies de mon peuple. On peut le voir comme un euphémisme : lorsque la planète Terre ne supportera plus la cruauté et l'ingratitude de l'Homme, les Philippines seront les derniers à tenir debout sur leur archipel, comme sur une multitude de débris flottants.

**La jungle occupe une grande place dans le film. Ces séquences vibrent de spiritualité, comme si des esprits invisibles respiraient dans le cadre. Comment travaillez-vous pour créer cette sensation ?**

J'ai grandi au sud sur l'île de Mindanao, au beau milieu de la générosité





et des détails infinis de la nature. Je peux sincèrement affirmer avoir vu son âme. Travailler avec la nature représente pour moi une forme de communion, de retrouvailles avec mon être primitif. Tout comme revenir au 16 mm constituait une forme de retour à une dimension primitive du cinéma.

Les scènes où Supremo danse dans sa chambre d'hôtel sont hypnotisantes, on pourrait parler de trances. Comment cette idée vous est-elle apparue ?

Les danses de Primo sont l'expression du traumatisme de ses dix ans de prison. Aux Philippines, la plupart des prisonniers deviennent ultra religieux. Il n'est pas rare qu'ils apprennent par cœur la Bible et le Coran. Cela transparaît aussi sur leurs tatouages. Supremo tient un seul homme pour responsable de ces années perdues : Hermes, son ancien protégé. La danse est un rituel primal pour se purger de ses fragilités, et pour se préparer à la bataille qu'il entend bien gagner contre Hermes. Supremo est un archétype tout ce qu'il y a de plus banal aux Philippines. Rodrigo Duterte et le dictateur Ferdinand Marcos [règne de 1965 à 1986], ne sont que de vulgaires curés, de grotesques tartuffes. J'ai construit mon personnage comme un miroir de ces personnalités.

Comment avez-vous préparé votre comédien à ce rôle ?

Je travaille avec Ronnie Lazaro depuis mes débuts. C'est un grand ami et il me connaît très bien pour avoir déjà joué dans *Naked Under the Moon* (1999), *Evolution of a Filipino Family* (2004) et les deux *Livres d'Heremias* (2006).

Votre œuvre constitue une forme de rhizome, les films entretiennent des liens entre eux et leurs tournages s'entremêlent. Quand les vagues se retirent aura-t-il une suite ?

Sa deuxième partie est presque prête, nous avons terminé le tournage récemment. Ce ne sera pas exactement une suite, pas non plus un prequel, plutôt une œuvre à part entière, indépendante. Elle mettra en scène une autre incarnation, une des vies précédentes de ce personnage complexe qu'est le lieutenant Hermes Papauran.

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Cloé Tralci







## B I O G R A P H I E D U R É A L I S A T E U R

Lavrente Indico Diaz alias Lav Diaz est un cinéaste philippin né en 1958. Il se distingue par la longueur de son travail, ses films n'étant pas régis par le temps mais par l'espace et la nature. Depuis 1998, il a réalisé dix-huit films et remporté de nombreux prix internationaux, dont le Léopard d'or de Locarno (FROM WHAT IS BEFORE, 2014), l'Ours d'argent Alfred Bauer de la Berlinale (A LULLABY TO THE SORROWFUL MYSTERY, 2016) et le Lion d'or de Venise (THE WOMAN WHO LEFT, 2016).

## F I L M O G R A P H I E

**2022 QUAND LES VAGUES SE RETIRENT** (Kapag Wala Nang Mga Alon)  
Hors Compétition - Festival international du film de Venise

**2020 GENUS PAN** (Lahi, hayop)  
**Grand Prix de la section Orizzonti** - Festival international du film de Venise

**2019 THE HALT** (Ang Hupa)  
Quinzaine des cinéastes - Festival de Cannes

**2018 LA SAISON DU DIABLE** (Ang Panahon Ng Halimaw)  
Compétition Officielle - Festival international du film de Berlin

**2016 LA FEMME QUI EST PARTIE** (Ang Babaeng Humayo)  
**Lion d'Or** - Festival international du film de Venise

**2016 A LULLABY TO THE SORROWFUL MYSTERY** (Hele Sa Hiwagang Hapis)  
**Prix Alfred Bauer** - Festival international du film de Berlin

**2014 FROM WHAT IS BEFORE** (Mula sa Kung Ano ang Noon)  
**Léopard d'Or** - Festival de Locarno

**2013 NORTE, LA FIN DE L'HISTOIRE** (Norte, hangganan ng kasaysayan)  
Un Certain Regard - Festival de Cannes

**2011 CENTURY OF BIRTHING**  
**Grand Prix du Jury** - Festival international du film de Venise

# FESTIVALS

LA MOSTRA DE VENISE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BUSAN

HONG KONG ASIAN FILM FESTIVAL

TAIPEI GOLDEN HORSE FILM FESTIVAL

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHE-SUR-YON

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM POLICIER REIMS POLAR

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

FESTIVAL INTERNATIONAL DES CINÉMAS D'ASIE DE VESOUL

# LISTE ARTISTIQUE

**John Lloyd Cruz**.....Hermes Papauran  
**Ronnie Lazaro**.....Primo Macabantay  
**Shamaine Centenera-Buencamino**..... Nerissa Papauran  
**Dms Boongaling**..... Raffy Lerma  
**Danilo Ledesma**.....homme sans domicile fixe  
**Aryanne Gollena**.....Vendor  
**Roel Laguerta**.....Lalaki  
**Neil Alvin Delas Alas**.....Esperidion Tamano  
**Ronaliza Jintalan**.....Ricarda Lim

# LISTE TECHNIQUE

Réalisation, scénario et montage.....**Lav Diaz**  
Directeur de la photographie.....**Larry Manda**  
Assistant réalisation et directeur de production.....**Hazel Orencio**  
Son.....**Hugo Leitão**  
Mixage.....**Emmanuel Croset, Xavier Thieulin**  
Coordinateur de production.....**Pierre-Yves Bezat**  
Production.....**EpicMedia, Films Boutique, Rosa Filmes, Snowglobe**  
Producteurs.....**Bianca Balbuena, Bradley Liew**  
**Jean-Christophe Simon, Joaquim Sapinho, Marta Alves**  
Productrice.....**Bianca Balbuena (Epic Media) Philippines**  
Direction de production.....**Patti Lapus**  
Coproducteurs.....**Jean-Christophe Simon (Films Boutique) France**  
**Joaquim Sapinho (Rosa Filmes) Portugal**  
Co-production.....**Mekkel Jersin, Katrin Pors, Eva Jakobsen**  
Production exécutive.....**Jeremiah Oh, Kang Xin Ying**  
Production associée.....**Annecy Marie BautistaStelle Laguda, Patti Lapus**  
Ventes internationales.....**Films Boutique**  
Attachée de presse.....**Jamila Ouzahir**  
Distribution.....**Epicentre Films**



